

## Interview Jean-Pierre Le Danff

Jean-Pierre Le Danff est éco-psychologue, une discipline qui cherche à faire le pont entre écologie et psychologie, pour une réconciliation entre l'Homme et son milieu. Il est par ailleurs en charge des questions d'éducation à l'environnement dans une ONG française.

### Nature Humaine : Qu'est-ce qu'agir ?

Toute action normalement initiée et menée jusqu'à son terme s'inscrit dans un processus en forme de cycle avec différentes séquences qui ont une cohérence entre elles.

On n'agit que parce qu'initialement il y a un stimulus (physique ou psychique). Il peut s'agir d'une demande ou d'un événement extérieurs, soit d'un ressenti intérieur suscité par une pensée, un souvenir (« Ah ! Il est l'heure d'aller chercher mon enfant à l'école »). C'est-à-dire que quelque chose ou quelqu'un éveille, suggère en nous l'envie ou la nécessité d'agir.

Après le stimulus, s'enclenche un processus mental, de "cérébration", de prise de conscience (« je réalise que je suis fatigué et qu'il serait opportune que j'aille me coucher ») qui peut être plus ou moins rapide, et qui va mettre en marche tout un réseau de connexions dans notre corps, dans notre cerveau, entre le cerveau limbique et le néocortex, dans nos hormones, et entraîner un désir ou une nécessité d'agir, qui peut impliquer un mouvement du corps. Toutefois, à ce stade, l'action peut ne pas suivre, si, par exemple, le processus de "cérébration" nous fait réaliser que l'action initialement envisagée s'avère finalement adéquate. Se retenir d'agir est parfois la meilleure solution (par exemple, argumenter avec un policier buté, même si nous sommes dans notre droit).

Nous, les occidentaux, avons tendance à vouer une sorte de culte de l'action laquelle est hyper valorisée dans nos sociétés. Or, nous agissons la plupart du temps par conditionnement culturel (qu'il s'agisse de nous déplacer, de produire, de consommer et de travailler, souvent beaucoup, etc). Pourtant, agir pour agir n'a pas vraiment de sens. En fait, nous pouvons même nous demander si ce culte de l'action n'est pas, in fine, l'une des causes principales de la crise écologique et s'il ne conviendrait pas, à l'inverse, de ralentir notre propension à l'action. C'est-à-dire, à ce niveau d'évolution technologique et économique de nos sociétés actuelles et les menaces que nous faisons porter sur notre avenir, nous devrions peut-être envisager de prendre le temps de la réflexion pour, notamment, vérifier si nos propensions à l'action n'ont pas un caractère boulimique confinant même à la névrose, puisque nous agissons souvent sans nécessité véritable ni désir réel

En fait, nous sommes bien souvent dans le « réactif » et non « l'actif » ; justement, l'action exige une réflexion alors que la réaction est (presque) toujours conditionnée, automatique, donc, non réfléchie. C'est pourquoi il serait utile que nous puissions suspendre notre pensée – elles-mêmes souvent réactives au regard de la mémoire - pour suspendre ainsi notre action. Tout particulièrement dans le contexte de crise écologique actuel qui nécessite que nous ayons particulièrement besoin d'actions responsables. Dans le mot « responsabilité » il y a le sens de « répondre de » : je réponds de mon rôle de mère, de père, de citoyen, des conséquences de mes actes.

Pour agir, enfin, il faut de l'énergie. Celle-ci émerge du désir d'agir, qui est né lui-même d'un stimulus, comme expliqué ci-dessus. Le dépressif, lui, manque d'énergie, ce qui explique son inaction qui, souvent, gît dans son absence de désir pour quoique ce soit et, souvent, dans son

insensibilité aux stimuli. Donc, il n'y a pas d'action possible sans besoin, désir ou nécessité préalables, issus d'un stimulus externe ou interne, physique ou psychique, lui-même générateur d'énergie, concrétisation de la motivation et ce au regard de valeurs, de possibles et de non possibles (je peux désirer et avoir de l'énergie pour séduire un homme ou une femme mais, si celui-ci ou celle-ci n'est pas du tout réceptif à mon désir, je n'ai pas d'autre possibilité que d'y renoncer puisque la réalisation de mon désir est ici impossible).

### **Nature Humaine : Ou est l'énergie aujourd'hui pour agir pour un projet commun ?**

Dans nos sociétés actuelles, il y a peu d'énergie disponible pour agir en vue d'un projet commun. D'abord, parce que nos sociétés vouent un véritable culte à l'individu et à sa réalisation matérielle et sociale. C'est que la pensée unique dominante, largement relayée par les médias. Pour autant, Beaucoup de gens ne voient plus le sens de leur vie. Le discours des médias, de la publicité, des politiques (travailler plus pour gagner plus et dépenser plus), n'apporte des réponses qu'aux besoins matériels et primaires (sécurité, manger, se loger, etc), mais pas aux autres besoins, pourtant, aussi essentiels si nous voulons parler de droit au bonheur (Voir la pyramide des besoins de Maslow qui comprend cinq niveaux de besoins : les besoins physiologiques, de protection et de sécurité, de liens sociaux et d'appartenance à une famille et à un groupe, le besoin d'être reconnu pour sa valeur, et enfin le besoin d'accomplissement sur cette terre et dans cette vie).

Notre système socio-économique privilégie la satisfaction des besoins organiques et de sécurité – largement au niveau du discours, d'ailleurs - et fait passer à la trappe les autres besoins pourtant tout aussi nécessaires à notre humanité. Cette situation génère un manque. Ce manque peut alors vite devenir insupportable et susciter alors une nécessité de compensation, par exemple, par une surconsommation de biens matériels, qui malheureusement, ne peut compenser ce manque, d'une toute autre nature. Alors, au fil du temps, s'installe l'ennui, voire une forme de déprime permanente et latente, insaisissable. Nous pouvons toujours essayer de les camoufler sans cesse par l'action-réaction, par la sur-action, par 25 heures de télévision par semaine et par la consommation. Mais à force de cacher le malaise, nous tournons en rond. L'ennui et la déprime persisteront tant que les besoins de liens sociaux, de reconnaissance, d'épanouissement de soi et de développement ne seront pas profondément satisfaits. Dans un tel contexte, comment pourrait-il y avoir suffisamment d'énergie pour agir ?

La crise écologique nous reflète dans ces manques, manques quasiment impossibles à combler du fait des priorités de notre modèle socio-économique dominant. Elle nous reflète par cette surconsommation qui entraîne avec elle la surexploitation de la nature principale cause de cette crise. Celle-ci va nous obliger à regarder nos fonctionnements, dont notre compulsion à consommer. En sortir exige de prendre conscience de nos propres vides intérieurs, mais cela conduit à une remise en cause profonde de nous-mêmes, de nos valeurs, de nos croyances, de nos habitudes. C'est pourquoi la posture du dénie, largement adoptée par nos contemporains, est bien plus confortable.

### **Nature Humaine : Qu'est – ce qu'agir pour la nature ? Et comment agir au mieux ?**

Pour agir pour la nature, il faut, préalablement, être conscient qu'il y a un problème la concernant, avoir un minimum d'information, de sensibilisation, d'évaluation et de perception de la gravité du traitement que nous lui infligeons.

Il faut également aimer la nature, ou avoir au moins conscience qu'elle est utile à l'Homme, et qu'il convient de la protéger, ne serait-ce que dans notre intérêt. Quand on a pris conscience de cette importance, il reste des obstacles avant d'agir : comment, dans un quotidien où nous sommes largement accaparés par cette société, avec au final peu de place et de temps, trouver le temps pour agir pour la nature.

Même ceux qui agissent plus particulièrement pour la nature – à titre professionnel ou bénévole - n'ont finalement pas toujours le temps de bien le faire. Dans beaucoup d'ONG pour l'environnement, il y a une grande entropie dans des actions secondaires liées aux fonctionnements structurels, aux problèmes de relations internes ou externes : pendant ce temps-là, l'action pour le traitement des problèmes ne se fait pas. Au cours de ma participation aux discussions de l'Alliance pour la Planète ainsi que du Grenelle l'environnement, je me suis souvent demandé quelle avait été ma plus value réelle et concrète à la résolution de la crise écologique, au niveau de la France ayant à l'esprit l'énergie dépensée à tenter de régler des problèmes de ce type. Il y a eu bien des grains de sables à enrayer le processus d'action. Que de temps passé à essayer de nous entendre entre ONG ! J'ai une vraie déception à cet égard.

Au surplus, toute la culture dominante nous pousse, en quelque sorte, dans la direction opposée à l'action pour la nature : en suscitant chez nous une insatisfaction permanente et, de manière concomitante, des désirs toujours nouveaux. Ce système nous conditionne ainsi à donner beaucoup d'importance à des satisfactions en définitive mineure au regard de notre véritable épanouissement. Ceci entretient le fonctionnement du cerveau habitué à emmagasiner des informations et des émotions qu'il projette constamment sur la réalité, ce qui nous empêche de la voir telle qu'elle est.

Ainsi, après la 2ème guerre mondiale, ceux qui ont vécu la pénurie ont souvent continué à avoir peur de manquer, même si ils ont ce qui leur faut. Mais, ils continuent à projeter sur le réel les souvenirs et les peurs associés d'avant-hier.

Ce besoin de sécurité et cette impression de manque constituent une quasi perpétuelle source d'angoisse chez nous les êtres humains, parce que nous ne parvenons jamais à les combler. Il s'agit là d'un fonctionnement névrotique, profondément inscrit dans le cerveau de la majorité des populations, en particulier dans celles qui sont occidentalisées. Ce fonctionnement est largement constitutif de la crise écologique actuelle : parce que la majorité des populations occidentales même si ils disposent de tellement, bien plus que le minimum vital, elle en veulent pourtant toujours plus. Les sondages montrent régulièrement que, quelque soit la couche sociale, les gens estiment qu'un salaire supérieur au leur les rendrait plus heureux, même chez les gens les plus riches. Cet insatiable appétit, qui confine à un fonctionnement névrotique, nous empêche d'avoir une relation saine avec la nature car il nous conduit à augmenter sans cesse notre pression sur la nature pour y prélever toujours plus de ressources naturelles (cf. l'alarmant Evaluation des écosystèmes du Millénaire).

Ce fonctionnement de toujours vouloir plus, tient largement au fait que nous ne vivons que rarement dans le présent, pris dans un va et vient entre passé, présent et futur, où le présent n'est qu'un passage de nos pensées du passé vers le futur. Projetant ainsi sur le présent les images du passé ou les attentes du futur, nous coupons le contact avec ce qui est, avec ce que l'on a, avec la joie d'en jouir, tout simplement.

**Nature Humaine : Pourquoi nos émotions sont-elles nos moteurs privilégiés pour agir ?**

On agit rarement de manière vraiment libre, mais, la plupart du temps, sous la pression ou dans le contexte d'un conditionnement. Nos conditionnements sont constitués de ces mécanismes et émotions, et des souvenirs associés à des émotions. Un événement fort, comme une maladie grave, la perte d'un travail, d'un proche, par exemple, peuvent nous conduire à nous libérer de nos conditionnements, au moins pour un temps.

Mais comment faire au niveau d'une société complètement conditionnée? Je n'ai pas encore la réponse clé, mais je crois que l'on peut quand même imaginer de s'en en sortir également collectivement. Pourtant, encore aujourd'hui, si une majorité de la population, du moins, dans les sociétés occidentales, ne nie plus la crise écologique, ses conditionnements qui pour beaucoup à l'origine de cette crise ne sont pas remis en cause. L'évènement qui peut faire basculer la société sera peut-être le développement même de cette crise écologique dans toute son ampleur. Car je crains que nous ne changeons profondément que confrontés à une crise. Mais c'est une situation dangereuse, car si nous attendons l'avènement d'une telle crise niveau de crise écologique, nous pourrions atteindre le point de non retour.

Si nous étions vraiment des Homos sapiens, c'est-à-dire vraiment intelligents, nous devrions plutôt anticiper. Les écologistes et les scientifiques nous fournissent pourtant suffisamment d'informations pour voir le danger et décider d'anticiper. Mais cela ne change fondamentalement rien : la trajectoire actuelle de notre société française – pour ne parler que de la nôtre –, même un peu plus verte, est la même qu'il y a 50 ans ou plus. Par exemple, le lancement récent du projet de construction de l'aéroport de Notre-Dame des Landes, dans la région de Nantes n'a absolument pas été révisité à l'aune ni du Grenelle de l'environnement, ni des données environnementales dont nous disposons aujourd'hui, ni des prévisions de pénurie de pétrole à laquelle nous allons être confrontée d'ici 2 ou 3 décennies. Nous sommes encore dans le déni des problèmes et solutions à mettre en œuvre.

Alors, quoi faire ?" De toute évidence, l'information aujourd'hui ne suffit pas à susciter le changement de société que la crise écologique appelle urgemment. Pourquoi ? Parce l'ensemble des phénomènes préoccupants que nous observons dans le monde, qu'il s'agisse de la crise écologique, du terrorisme, de la misère, de l'esclavage, et de tout autre désordre sociétal, aussi insupportables soient-ils, ne sont, in fine, que les reflets extérieurs de nos désordres intérieurs. Si nous ne nous décidons pas à nous attaquer à la cause de ces phénomènes, nous ne nous en sortirons pas. C'est comme si, devant une rivière polluée, nous nous ingénierions à mettre en place toutes sortes de systèmes de dépollution, sans nous attaquer à la source même de la pollution : notre cerveau, qui dysfonctionne.

Les activistes écologiste eux-mêmes sont pris dans ce conditionnement et ces dysfonctionnements, ce qui complique les choses. L'activisme écologique s'avère être souvent, en effet, une démarche tout autant fragmentée qu'une autre, polluée par les différentes projections des intéressés ou incohérente : j'ai souvent rencontré des militants prêts à changer le monde... mais par leur monde ; ceux qui vous reçoivent avec du coca cola et des chips sur la table. Quelquefois même, nous pouvons nous demander s'ils n'agissent pas pour tenter de régler certains de leurs problèmes psychologiques personnels : besoin d'exister, de réparer des blessures narcissiques..."

**Nature Humaine : Pouvons-nous agir collectivement pour impacter le plus d'esprits possibles ?**

L'hypothèse que la crise écologique n'est, au fond, qu'une crise de la conscience humaine, se trouve de plus en plus reconnue. Par exemple, événement inédit dans un film sur la crise écologique, L. DiCaprio, dans son film « La Onzième heure » donne la parole à James Hillman, célèbre psychanalyste Nord-Américain, et David Orr, professeur d'éducation à l'environnement internationalement connu, pour exposer cette hypothèse.

Ainsi, la solution à la crise écologique réside peut-être dans l'émergence de multiples changements individuels, du « bas » vers le « haut » : le développement des "créatifs culturels" dans le monde constitue, peut-être un signe d'espoir en ce qu'ils pourraient traduire ces changements de conscience dans lesquels les fonctionnements mentaux à l'origine de la crise seraient dépassés. Par ailleurs, David Bohm et Mark Edouards proposent, dans leur ouvrage « Pour une révolution de la conscience », à des personnes motivées d'explorer dans des "Groupes de dialogues" , de 20 à 40 personnes, le fonctionnement de leur cerveau, les présupposés individuels et collectifs dont les problèmes du monde sont les reflets extérieurs.

### **Agir par devoir**

Selon moi, la notion de devoir résulte d'un conditionnement culturel, voire et religieux, judéo chrétien. Le devoir n'existait probablement pas chez les populations primitives, qui fonctionnaient généralement avec une psyché saine (c'est-à-dire non névrotique). Chez elles, il semble que les membres de leurs communautés (les Inuit par exemple) travaillaient moins et consacraient beaucoup de temps à parler, à jouer. Ils vivaient généralement dans l'échange spontané. Par exemple, un chasseur rentrait au village avec un gibier ; toute la tribu se retrouvait autour de lui, et là, naturellement, et non point par devoir, elle l'aidait à transporter le produit de la chasse. Après quoi, tout aussi naturellement, le chasseur partagerait les morceaux de gibier avec tout le monde.

Quand les sociétés ont grandi, et se sont complexifiées pour s'organiser en catégories sociales et professionnelles hiérarchisées, il a fallu convaincre les basses classes de travailler au nom de valeurs abstraites qui n'existaient pas auparavant, et sans qu'ils voient les résultats de leur travail. C'est là qu'est sans doute née la notion de devoir, qui exige obéissance aveugle au roi, au supérieur, au prêtre, à la morale, etc..